



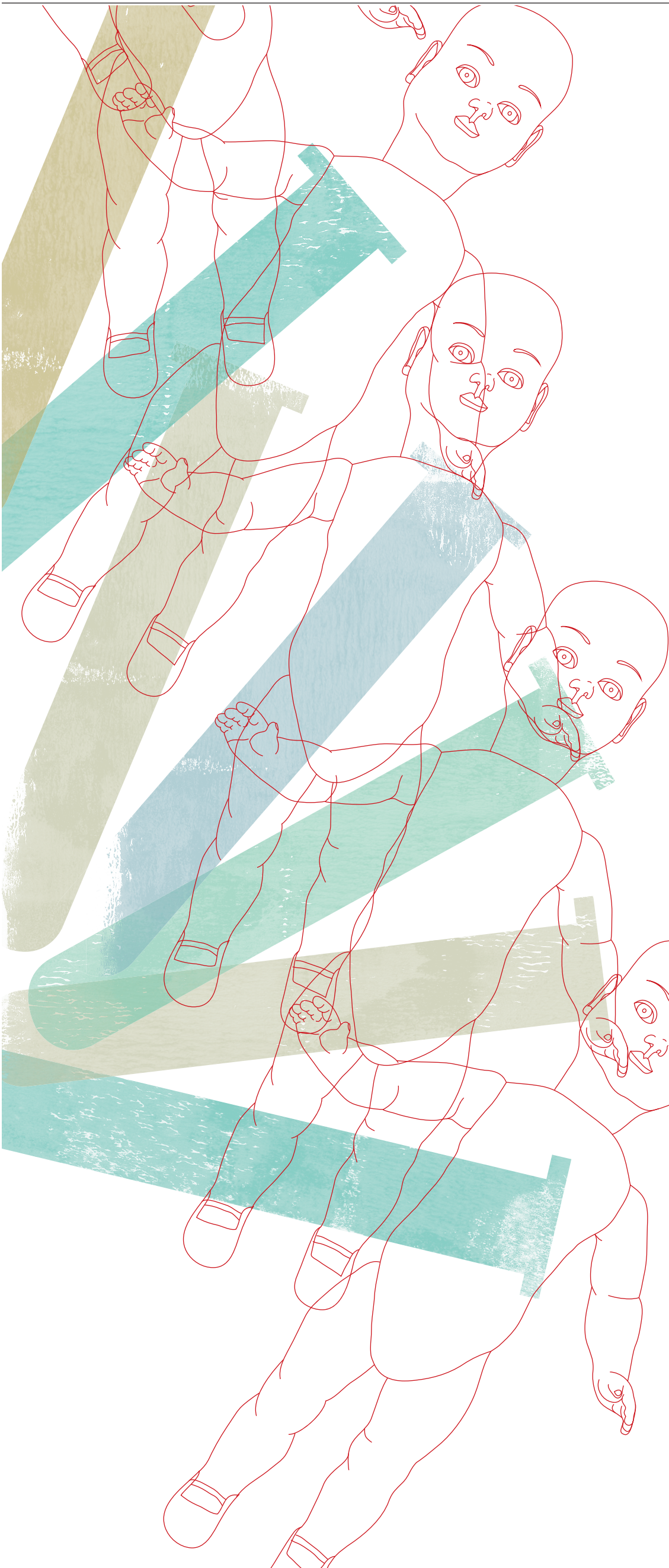
**Le Petit Prince et Saint-Exupéry** entre Montréal et New York Page F 2



Louis Cornellier examine le mythe du «**fédéralisme rentable**» Page F 7

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 MAI 2012



## L'impétueux désir d'enfanter

AMÉLIE DAoust-BOISVERT

**M**ontréal, 2100. «Dans l'aile réservée à la maternité, au Centre hospitalier universitaire de Montréal, le silence est presque oppressant [...] aucune salle d'accouchement n'a été aménagée. Elles sont devenues totalement inutiles. A leur place se trouvent d'immenses dortoirs où sont alignés des centaines d'utérus artificiels.»

Le désir d'enfant, cette impérieuse impulsion venue de nos entrailles, de notre cerveau programmé pour perpétuer l'espèce, mènera-t-il l'humanité vers la réalisation de ce scénario futuriste?

Après une enquête de deux ans, un tour de «l'offre de service», de la science, mais surtout des motivations des femmes et des hommes qui poussent les portes des cliniques de fertilité dans l'espoir de fonder une famille, la journaliste scientifique Dominique Forget l'écrit, mais n'ose y croire. C'est son scénario extrême. «Qui sera prêt à se soumettre à tout ça pour choisir le sexe ou un enfant aux yeux bleus? Jose croire que ça va toujours demeurer une minorité. Entre concevoir un enfant sous les couvertures, quelque chose de romantique, et les pieds dans les étriers dans une clinique, si tu as le choix...»

Les traitements de fertilité sont souvent éprouvants pour le corps et l'esprit. Pour les couples infertiles, mais aussi les femmes seules et les couples de même sexe, ils sont l'espoir ultime de réaliser un rêve qui se bute à ce que la nature refuse d'accorder.

Complice avec son lecteur, utilisant la première personne du singulier, Dominique Forget ouvre avec lui la porte des cliniques, des laboratoires et de l'intimité des couples infertiles dans *Bébés illimités: la procréation assistée... et ses petits*. Elle consacre aussi beaucoup d'encre au vécu des cou-

ples de même sexe qui veulent devenir parents, aux mères porteuses qu'on oublie, selon elle, trop souvent, ou encore à l'adoption. Elle souligne tous ces phénomènes parallèles à la procréation assistée, comme ces dizaines de milliers d'embryons surnuméraires, figés dans le temps dans la noirceur d'un congélateur, attendant leur heure. Certains parents acceptent, mais le phénomène reste marginal, de les donner en «adoption» à des couples dont les gamètes refusent de créer la vie.

Avant même de se documenter sur les prouesses technologiques ou les enjeux éthiques, sociaux et psychologiques de la procréation assistée, Dominique Forget a rencontré des dizaines de femmes et d'hommes qui lui ont témoigné, souvent sans aucun filtre, leur expérience. Résultat: un récit humain aux airs presque romanesques, qui coule de source, à cent lieues du guide pratique ou de l'ouvrage scientifique destiné aux experts. Et qui pose toutes les questions qui s'imposent aux médecins, aux éthiciens, aux psychologues et autres experts.

### Cet impétueux désir d'enfanter

Dans les romans d'anticipation tel *Brave New World* d'Al-dous Huxley, ce sont les gouvernements qui entraînent l'humanité dans la reproduction aseptisée et en série. Mais le Québec, en 2012, est loin, et si proche à la fois, de ces scénarios inquiétants. A la différence notable que c'est le désir d'enfant, irrépressible et parfois sans limites, qui pousse les frontières des possibilités reproductives en mettant la technologie à son service.

«En fait, ce n'est pas tant le désir d'enfant qui me fascine, mais jusqu'où ce désir peut nous pousser», écrit Dominique Forget. Dans son appartement du centre-ville de

Montréal où *Le Devoir* l'a rencontrée, pas de jouets ni de désordre. En introduction de *Bébés illimités*, l'auteure pose cette phrase comme un avertissement: «A 39 ans, l'horloge biologique aurait dû se mettre à sonner depuis longtemps. Le mécanisme doit être détraqué. [...] C'est peut-être la raison pour laquelle le désir d'enfant, que je constate partout autour de moi, me fascine autant.»

Le désir d'enfant, parfois, se mêle à un désir de perfection, de performance. Après avoir fait le tour de la technologie déjà disponible qui permet à tant de familles de naître, Dominique Forget imagine cette pouponnière du CHUM du futur, où «le fœtus qui repose dans l'incubateur 781 appartient à Camille et Thomas. C'est un garçon aux yeux verts et aux cheveux châtain. Il a été sélectionné pour devenir grand comme son père et intelligent comme sa mère.» «L'incubateur suivant renferme le futur bébé de Jules et Emile. Une petite fille qui, si tout se passe comme prévu, aura les cheveux frisés de son père et les longs doigts de pianiste de... son père. L'autre père, s'entend. Les deux papas ont combiné leur bagage génétique pour transmettre le meilleur de chacun à leur progéniture.»

### Un genre à développer

Dans *Bébés illimités*, Dominique Forget exploite avec talent un genre trop peu souvent publié au Québec. Dommage que la couverture ne donne guère envie de plonger. Mais il faut oser: l'enquête journalistique, déjà, on en voit peu sur les tablettes. A saveur médico-scientifique, alors là... Plutôt que de se poser en experte pour transmettre un «savoir», elle s'immerse dans le microcosme de la procréation pour nous en ouvrir les portes, témoin sans jugement des prouesses et des émotions fortes qui s'y vivent. Elle s'inscrit là dans une tradition bien

«En fait, ce n'est pas tant le désir d'enfant qui me fascine, mais jusqu'où ce désir peut nous pousser»

—Dominique Forget

VOIR PAGE F 2: DÉSIR

## La vie énigmatique d'un médecin pas comme les autres...

**James Miranda Barry** fut médecin militaire, chirurgien avant-gardiste, inspecteur général des hôpitaux des colonies britanniques dont le Canada et... l'un des plus grands imposteurs de tous les temps.

Sylvie Ouellette a trouvé bizarre que ce personnage déterminé, dont les réformes avaient sauvé des milliers de vies, ait été inhumé en 1865 dans un coin reculé d'un cimetière londonien. Elle a voulu savoir pourquoi...

### Le Secret du docteur Barry

Un roman-vérité qui épouse toutes les couleurs de la passion.

464 pages / 26,95 \$

Cet ouvrage est aussi disponible en version numérique.



LES ÉDITIONS JCL

www.jcl.qc.ca



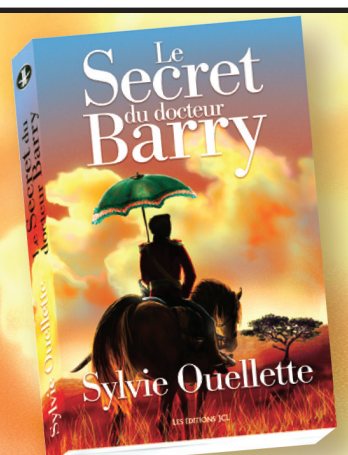
Conseil des Arts du Canada



Québec



Patrimoine canadien



## LIVRES

## Congrès de l'Acfas

Le livre numérique ne nuit pas (encore) au papier

FABIEN DEGLISE

L'avènement du livre numérique, avec les liseuses qui l'accompagnent, est-il en train de sonner le glas du bon vieux livre imprimé? Que non, estime un chercheur de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS) qui constate actuellement une cohabitation harmonieuse des deux formats sur le marché de la lecture. Mais l'arrivée prochaine du livre numérique dit enrichi, avec ses contenus sonores et vidéo liés au texte, pourrait sans doute changer la donne. A long terme toutefois.

Le livre numérique ne fait pas disparaître les lecteurs du livre sur papier. Stéphane Labbé l'a dit cette semaine à l'occasion d'une conférence livrée dans le cadre du 80<sup>e</sup> congrès de l'Association francophone pour le savoir (Acfas) qui se tenait à Montréal. «Si vous cherchez les lecteurs de livres numériques, allez dans une librairie, c'est là qu'ils se trouvent», a-t-il lancé. «C'est un lecteur hybride qui lit autant sur une liseuse que sur du papier, en fonction de l'offre et du genre littéraire. Et donc, pour le moment, il fait cohabiter les deux univers ensemble.»

Au terme d'une revue de littérature exhaustive, M. Labbé est formel. L'adapte du livre numérique est en général un lecteur assidu, de moins de 50 ans avec une éducation supérieure, capable d'acheter trois ou quatre livres sur papier par semaine. «La passion de la lecture est nécessaire pour développer cette lecture en format numérique», dit-il. Il est aussi, dans la francophonie du moins, exposé à un marché encore timide dont la construction est aussi lente qu'incontournable, selon lui.

«Les acteurs [de cette industrie] sont généralement sur les freins, mais ils avancent, a-t-il résumé. Ils savent que la numérisation représente autant de bonnes occasions que des risques et savent aussi qu'ils ne vont pas pouvoir éternellement résister au



ROBERT MICHAEL AGENCE FRANCE-PRESSE

Le livre numérique ne ferait pas disparaître les lecteurs de livres sur papier, estime un chercheur de l'INRS.

«C'est ce qui devrait amorcer le réel déclin du livre imprimé», dans certains segments de marché, précise M. Label, comme celui du livre jeunesse. «Dans ce contexte, le lecteur numérique risque de perdre son hybridation en se concentrant sur un seul format, numérique», prédit M. Label, qui voit, au final, dans cette mutation en cours, des similitudes avec celles qui ont transformé en profondeur l'industrie de la musique. Une industrie que les éditeurs et autres acteurs du bouquin, selon lui, gagneraient d'ailleurs à étudier de près.

«C'est ce qui devrait amorcer le réel déclin du livre imprimé», dans certains segments de marché, précise M. Label, comme celui du livre jeunesse. «Dans ce contexte, le lecteur numérique risque de perdre son hybridation en se concentrant sur un seul format, numérique», prédit M. Label, qui voit, au final, dans cette mutation en cours, des similitudes avec celles qui ont transformé en profondeur l'industrie de la musique. Une industrie que les éditeurs et autres acteurs du bouquin, selon lui, gagneraient d'ailleurs à étudier de près.

Le Devoir

## Saint-Exupéry, entre Montréal et New York

FRÉDÉRIQUE DOYON

Écrit entre Montréal et New York, *Le Petit Prince* se prépare à célébrer ses 70 ans, en partie dans la métropole québécoise, en 2013. L'éternelle tête blonde continue de faire tourner sa planète à plein régime, entre la découverte de nouveaux manuscrits de Saint-Exupéry, la diffusion d'une série télé, la vente des droits et produits dérivés et la création de projets pour disséminer ses valeurs de partage et d'amour.

«C'est probablement quelque chose qu'on va fêter à Montréal, j'y tiens», nous apprend Olivier D'Agay, petit-neveu de l'auteur et grand patron de la Fondation Saint-Exupéry, de passage à Montréal cette semaine pour voir l'adaptation du *Petit Prince* par les Grands Ballets canadiens.

Avec les partenaires d'ici (Gallimard Québec, Télé-Québec), il souhaite mettre sur pied une exposition retraçant la genèse du *Petit Prince*, et l'apport québécois à sa création. Un concours pourrait aussi inviter les lecteurs à ressortir leur vieille édition de l'œuvre. Et, pourquoi pas, une pièce de théâtre... C'est en septembre que le tout sera confirmé, annoncé.

D'ici là, la série télé destinée aux enfants qui a vu le jour en décembre reprend l'affiche en juin sur les ondes de Télé-Québec. M. D'Agay vient aussi en jauger l'impact. Car la Fondation a mis le paquet: 28 millions de dollars, recours aux technologies 3D, diffusion planétaire dans 100 pays.

«Le *Petit Prince* est devenu une icône pour défendre des valeurs comme le développement durable, la protection de la planète», rapporte-t-il. On s'est demandé: qu'est-ce qu'il peut faire pour le XXI<sup>e</sup> siècle? Et c'est pour les enfants qu'il peut faire le plus. C'est une série différente parce que c'est un héros qui véhicule des valeurs très positives.»

Venu de l'astéroïde B612, le *Petit Prince* tente de comprendre le monde au fil de rencontres les plus fantasques — un renard sage, un roi, un allumeur de réverbères, etc. —, qu'il raconte à l'auteur-narrateur. Publié en 1943, le livre pour enfants destiné aux adultes est aujourd'hui le plus traduit au monde après la Bible — 260 langues et dialectes.

Le roman a été adapté dans toutes les formes artistiques, au petit comme au grand écran, sur les planches comme en bédé, parce qu'il est très «universel», estime M. D'Agay, qui se réjouit qu'un ballet contemporain, lui aussi uni-



FRANCOIS GUILLOT AGENCE FRANCE-PRESSE

Le petit-neveu d'Antoine de Saint-Exupéry, Olivier D'Agay, pose à côté de l'effigie en cire du *Petit Prince* au musée Grévin à Paris.

versel, se l'approprie après quelques relectures plus classiques. Si Gallimard gère les droits d'auteur, la Fondation veille au «droit moral» afin que le traitement artistique reflète l'esprit de l'œuvre et, ici, du personnage.

Le 16 mai, une trentaine de manuscrits de l'auteur français seront mis aux enchères chez Artcurial. «C'est très important, il y en a à peu près pour un million d'euros», explique le dirigeant de la Fondation, qui compte acheter une lettre de Saint-Exupéry à son traducteur Lewis Galantière.

Deux pages inédites du *Petit Prince* en font partie, où le petit garçon rencontre «un ambassadeur de l'esprit» très occupé, comme le businessman, à chercher un mot de six lettres synonyme de «gargarisme». Episode inédit, mais qui relève encore la futilité des actions humaines...

Le Devoir



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'œuvre la plus connue de Saint-Exupéry a été librement adaptée par les Grands Ballets canadiens et est présentée depuis la semaine dernière au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

## DÉSIR

SUIITE DE LA PAGE F 1

ancrée dans le monde anglo-saxon, et elle avoue d'ailleurs que des auteurs comme Mary Roach l'inspirent. «J'adore ce genre», dit-elle. «Ca ne se lit pas comme un manuel scolaire. Ça éclaire sans être un livre pratique. Ça nous remet en question... Mais c'est tellement de travail et ça ne paie pas!» Ceci expliquant cela, selon elle, dans un marché aussi petit que le Québec, on en publie peu.

«Je me suis payé un trip, avoue-t-elle. Celui d'aller à fond dans un sujet.» Après *Perdre le nord*, publié chez Boréal en 2007, c'est son deuxième ouvrage.

2012, l'année Dominique Forget? Après les prestigieux prix Justicia et Judith-Jasmin récoltés en 2011, celle qu'on lit généralement dans *L'Actualité* ainsi que dans toute une panoplie de magazines est la journaliste à récolter le plus de nominations

aux Prix du magazine canadien. Dilemme, cette semaine: elle se demandait auquel, de ce gala torontois ou de celui de l'Association des journalistes indépendants du Québec, qui célèbre le même soir les talents des journalistes d'ici, elle assistera. C'est que l'un et l'autre pourraient honorer son talent.

Le Devoir

**BÉBÉS ILLIMITÉS**  
LA PROCÉDURE ASSISTÉE... ET SES PETITS  
Dominique Forget (sous la direction de Dr Jean-François Chicoine)  
Québec Amérique  
Montréal, 2012, 256 pages

studio littéraire

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

**KATHLEEN FORTIN**  
LIT NANCY HUSTON

14 MAI | 19 h 30 | Cinquième Salle

Que ce soit dans *Belles-sœurs*, *L'Opéra de quat'sous* ou *Les Misérables*, Kathleen Fortin a su émouvoir des milliers de spectateurs. Dans un cadre plus intimiste, la talentueuse actrice prête sa voix à la grande romancière qu'est Nancy Huston.

Une série élaborée par Michelle Corbeil et Lou Arteau  
Une coproduction des *Captureurs de mots* et de la Place des Arts

Conseil des arts et des lettres Québec

FONDATEURS DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

«MAGNIFIQUE»

THE NEW YORK TIMES

«Une ode passionnée à la joie de la découverte»

THE TIMES (LONDRES)

«Une histoire enlevée et divertissante»

PUBLISHERS WEEKLY

ERIC SIBLIN  
**Les Suites**  
pour violoncelle seul

- Prix Mavis-Gallant
- McAuslan First Book Prize
- Livre de l'année 2010 *The Economist*

«Un magnifique ouvrage» sur l'œuvre de Bach  
The New York Times

376 pages • 29,95 \$ • Récit documentaire

75 ans FIDES

PREMIER ROMAN DU GRAND JOURNALISTE QUÉBÉCOIS

Michel Arseneault

Méfiez-vous des poètes

216 pages • 24,95 \$ • Roman

75 ans FIDES

## LITTÉRATURE

## L'extrême intensité de Coup de tête



DANIELLE LAURIN

C'était il y a tout juste cinq ans. Un nouveau joueur débarquait dans le monde de l'édition québécoise, avec l'intention de brasser la cage. «*Faut que ça déménage, faut que ça rock, faut que ça arrache*», clamait dans nos pages le fondateur de Coups de tête, Michel Vézina. Pari tenu?

On a eu droit à tout... ou presque. Des romans d'aventures, de pirates, d'anticipation. De la science-fiction, du polar, beaucoup. Du sanglant, du violent. Du pur gothique, par bouts. Du noir et encore du noir, surtout. Jamais de rose bonbon, ça non.

On a eu droit à du Patrick Senécal, à du Nelly Arcan, à du François Barcelo, et même à du Stéphane Dompierre. On a découvert de jeunes auteurs. Et on a vite compris que certains écrivains devenaient accros, tels Alain Ulysse Tremblay et Laurent Chabin, qui ont trouvé dans cette maison chaussure à leur pied... pour ne pas dire qu'ils ont pris leur pied.

On n'a pas tout aimé. On n'a pas tout lu non plus: 54 titres en tout. On s'est senti loin de nos propres souliers souvent. On en a perdu notre tuque, notre latin, nos repères. Se faire brasser la cage, d'accord, mais à ce point-là? Pourquoi?

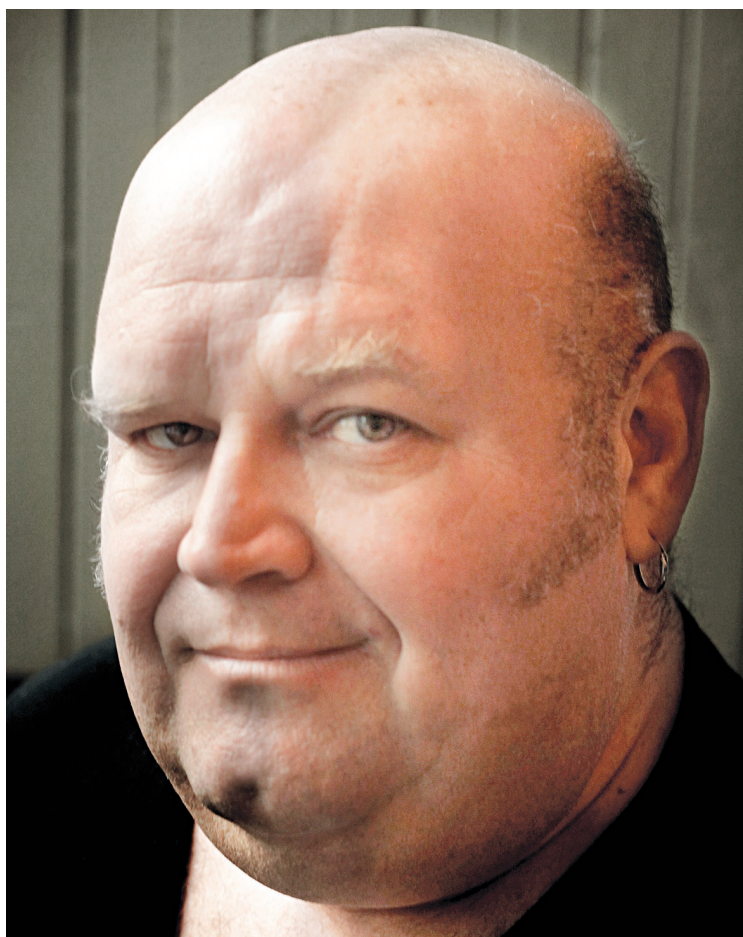
La série *Élise*

Que ça déménage, que ça rock, que ça arrache, on veut bien, mais pour aller où, vers quoi? On s'est plus d'une fois posé la question: à qui ça s'adresse? On a refermé plus d'un livre en se disant: pas à moi.

Mais on lève notre chapeau. Pari tenu, oui. Parce que la diversité, malgré tout. Parce que l'originalité. Parce que la ténacité. Parce que la volonté de faire les choses différemment. Parce que le refus de la facilité. Parce que Michel Vézina.

C'est lui qui, comme auteur, a inauguré en 2007, chez Coups de tête, la série *Élise*, saga d'anticipation qui voit son huitième titre paraître ces jours-ci. De fil en aiguille, d'autres auteurs ont pris le relais, à tour de rôle, s'appropriant les mêmes personnages, créant de nouveaux protagonistes. Et c'est à cinq qu'ils signent aujourd'hui *Les derniers vivants*, sur fond de fin du monde.

Ce projet en lui-même, fou, démesuré, éclat, rend compte du réservoir de créativité et de liberté que représente Coups de tête dans le paysage littéraire québécois aujourd'hui.



JULIE GAUTHIER

Michel Vézina a publié ses premières nouvelles, qu'il a terminées de peine et de misère, à l'âge de 30 ans.

On sent la ferveur derrière, le désir de faire, de bâtir, de créer, hors des sentiers battus.

On sent une réelle volonté de rassembler des écrivains dans un espace ouvert sur le possible. Oui, c'est ça, on sent que tout est possible avec Coups de tête. Avec Michel Vézina. Et ça fait du bien.

Comment dire? Si, concrètement, je n'adhère pas toujours aux choix de l'éditeur sur papier

## C'est l'histoire d'un gars né en 1960

à Rimouski, qui a toujours voulu devenir écrivain et qui a tout fait pour ne pas y arriver. Pendant longtemps.

(question de goût? parce que dans bien des cas les livres qu'il publie ne s'adressent pas à moi? mais combien de fois j'ai été happée par un ouvrage dont je n'attendais rien, en apparence très loin de moi?), je salue sa façon de faire, sa vision, sa quête, sa poigne, son audace. Voilà.

## Autobiographie

Et voilà que je tombe sur son autobiographie littéraire, *Attraper un dindon sauvage au lasso*, parue il y a quelques semaines dans la collection «Écrire» des éditions Trois-Pistoles et dont mon collègue du *Devoir* Michel Lapierre vous a déjà dit tout le bien qu'il pensait. Et voilà que je ne peux m'empêcher de vous en parler à tout tour.

D'abord parce que, tout simplement, ce livre permet de comprendre la genèse de la série *Élise* en particulier et de Coups de tête en général. Sur-tout parce qu'il permet de comprendre de l'intérieur la naissance de l'écrivain, Michel Vézina, de suivre son parcours. Et que ça donne un *road-movie* en soi, un roman d'aventures pas possibles, dans la marge absolue.

C'est plein d'alcool, de pot, de coke. De sexe à la va-vite. Plein de voyages, d'errements, d'échecs. Plein de livres. De théâtre, de cirque, de musique, de cinéma. Plein de rencontres, d'amis. Plein de désir. Désir de mourir. Désir d'écrire, par-dessous tout.

C'est l'histoire d'un gars né en 1960 à Rimouski, d'une mère amoureuse de la littérature et d'un père boulimique de journaux, qui a toujours voulu devenir écrivain et qui a tout fait pour ne pas y arriver. Pendant longtemps.

C'est l'histoire d'un noceur et d'un bourreau de travail. Mais le noceur a longtemps pris le pas sur le bourreau. Il en a mis du temps, Michel Vézina, avant de s'y mettre vraiment. Avant de comprendre, d'accepter que l'écriture est un travail. Un travail de ratures, de recommandements, de réécriture. C'est

ce qu'il raconte dans ce livre. Avec fougue. Avec force.

Le ratage revient souvent. L'échec. Le cul-de-sac. Il tourne en rond, il n'a pas un rond. Il n'arrive à rien, ne parvient à rien faire qui vaille de sa vie. Il retarde indéfiniment le moment de s'y mettre, de se mettre à écrire pour de vrai, pour de bon.

Il publie ses premières nouvelles, qu'il a terminées de peine et de misère, à l'âge de 30 ans. Jusque-là: «*Depuis l'âge de 19 ans, je rêvais, je fabulais, je poétisais tout, mais je n'avais pas une ligne potable à faire lire. Que des bouts, des bribes, des carnets remplis d'élucubrations inintéressantes.*»

Deux ans plus tard, son deuxième recueil voit le jour. Mais à 35 ans, le mur, de nouveau: «*J'ai des idées, des envies, mais je n'ai pas encore compris que pour écrire, il faut écrire.*» Puis, à 45 ans, il publie enfin son premier roman, *Asphalte et vodka*.

Depuis, ça n'arrête pas. «*Reste peut-être le style, comme disait Céline. En ai-je un? Je ne sais pas. J'écris pour m'en créer un.*» Ce qui est sûr: «*J'écris comme je parle, sans m'arrêter, sans respirer pour rien, je déteste respirer.*»

C'est l'histoire d'un gars hanté par l'écriture, hanté par la mort, aussi. On découvre, entre autres, les dessous de son roman *La machine à orgueil*, où plane l'ombre de son ami André Fortin. Qui s'est suicidé le jour où Michel Vézina célébrait ses 40 ans. On comprend pourquoi il a décidé de lui survivre à ce moment-là, pourquoi il a décidé de vivre. Pour écrire.

La mort, le désir de mort a toujours été là. Dans sa jeune vingtaine, quand il est débarqué à New York: «*C'était la mort que je cherchais déjà. Je le sais aujourd'hui. Me faire descendre, m'overdoser, me pointer un sida dont le nom n'existait pas encore, mais qui commençait à tuer, déjà.*»

Encore aujourd'hui, la mort est là: «*Souvent, les gens me reprochent mon extrême intensité. En écrivant ces lignes, je réalise que c'est peut-être parce que je suis toujours prêt à mourir. Tout ce que je fais, j'essaie de le faire comme si la mort me guettait au tournant.*»

*Attraper un dindon sauvage au lasso* est un livre intense, d'une extrême intensité, oui. Généreux, expansif, excessif. Et entier. C'est un livre qui sue, qui suinte, qui bave, qui déborde, qui vibre, qui crie, qui crache et qui cherche, et qui fouille. Qui sort des tripes.

Ça déménage, ça rock, ça arrache, d'accord. Mais pour vrai. Pas gratuitement. On ne se demande pas pourquoi. On ne se demande pas où on va, on fonce.

## L'aujourd'hui et l'hier

GILLES ARCHAMBAULT

Il existe en littérature des écrivains dont les tirages modestes cachent l'importance. En réalité, ces auteurs sont davantage lus que bien des célébrités des lettres dont les parutions, fréquentes ou non, ne sont commentées que parce qu'elles participent au jeu littéraire à la façon de vedettes de la chanson ou de la politique.

Pierre Bergounioux s'est fait la spécialité de publier de petits livres à tirage souvent limité sur des sujets divers qui vont de Faulkner à l'histoire de sa Corréze natale en passant par la grammaire et le culte des objets. Deux de ses titres, *Miette* et *La mort de Brune*, parus il y a un peu plus de quinze ans, ont attiré l'attention de la critique. Bergounioux n'est pas un écrivain que l'on aime aisément. Entendez par là qu'il ne cherche pas à plaire à tout prix. Il ne multiplie pas les grâces. Il est volontiers austère et serait porté à s'interdire les ronds de jambe dont les acheteurs de *best-sellers* sont friands.

Personne ne viendra à bout de ce *Carnet de notes* qui relate presque au jour le jour ce qui est advenu dans la vie de l'auteur de 2001 à 2010 à moins d'être un familier de son univers. On peut être réfractaire au compte rendu factuel des événements survenus au quotidien. Le lecteur impatient peut trouver à redire de ce que l'auteur nous donne fidèlement l'heure de son lever, fasse état des tâches à effectuer. Ce n'est pas mon cas. J'ai lu et adoré les tranches précédentes de ces *Carnets*. Tout est une question de tolérance. En amour comme en amitié, il faut laisser une place aux redites. La littérature ne fait pas exception. Je serais même porté à croire qu'aimer un écrivain, et ses livres, c'est accepter d'être entièrement de son monde.

Bien évidemment, si on persiste dans une lecture exigeante, c'est qu'on y trouve son compte. On connaît la mère de l'auteur depuis vingt ans, on sait l'importance de Cathy, sa femme. Ses deux fils, que l'on a vu grandir, sont maintenant des adultes. Petit à petit, on a compris que l'entreprise des carnets en est une d'écriture au même titre que les romans, nouvelles ou courts textes de cet auteur à la fois bavard et secret.

C'est peu dire en tout cas que d'avancer qu'il est un travailleur acharné, considérant que le temps n'est jamais à perdre. Conscient d'être issu d'un milieu sans culture livresque, il n'aura jamais de cesse qu'il n'ait donné une voix à des gens qui n'en ont pas eu. Si l'enseignement a fini par le dégoûter, ce n'est qu'à cause des conditions au milieu desquelles il a dû le dispenser. Il vitupère l'inculture générale, la bêtise ambiante. Lecteur acharné d'ouvrages spécialisés dans tous les domaines de l'activité humaine, participant à des colloques de tous ordres, acceptant les invitations de la radio et de la télévision dans les sphères d'intérêt qui sont les siennes, il trouve le temps d'être un sculpteur dont les œuvres sont recherchées.

L'empreinte de la mort est partout présente dans ces pages. En même temps qu'il se livre à une activité intellectuelle intense, qu'il se consacre à son travail de sculpteur, Bergounioux écrit que «*toute chose se dessine à la lumière neuve, glacée de la soixantaine. Exister n'en vaut pas la peine. Le détour par la vie aurait pu m'être avantageusement épargné.*» Devant l'accumulation des objets, il prend la décision de «*transférer des livres dans des cartons. Il m'est venu une impatience de faire place nette. Je songe à la mort, continuellement, et voudrais épargner aux vivants le triste soin de trier.*» En date du 15 décembre 2001, cette notation: «*Vingt et un ans, aujourd'hui, que j'ai pris le parti de fixer la teneur de mes jours, de peur que l'oubli emporte tout et qu'à l'instant de finir ce soit comme si je n'avais pas été.*»

On ne porterait qu'une attention limitée à ces aveux de détresse s'ils n'étaient tamisés par un amour de la vie et des êtres. La santé de plus en plus précaire de sa mère, les rappels de moments heureux qui remontent à l'enfance, la figure de la femme aimée, ce sont pour Bergounioux des occasions de saluer la vie. Je ne cherche pas à le cacher, ce livre est pour moi essentiel.

Collaborateur  
Le DevoirCARNET DE NOTES  
2001-2010Pierre Bergounioux  
Verdier  
Paris, 2012, 1263 pages

## Madeleine Ouellette-Michalska au pays des mots

SUZANNE GIGUÈRE

Madeleine Ouellette-Michalska fait partie des écrivaines qui connaissent la vulnérabilité du moi. Dans ce qui ressemble à une sorte de recherche psychanalytique, *La parlante d'outre-mer* est une exploration de l'intime et des douleurs affectives d'une professeure d'université qui voit venir la retraite avec appréhension. On ne peut rester insensible à cette voix souffrante et tenace pour qui la sensualité est aussi importante que la pensée.

Edith enseigne la philologie à l'Université de Montréal. Son royaume, c'est le Moyen Âge et l'ancien français. Diplômée de la Sorbonne, elle fait partie de ces «*grands parleurs d'outre-mer, figures totémiques de bon parler français*». Ses étudiants l'ont surnommée «*la parlante d'outre-mer*» pour son agilité verbale. A cinquante-huit ans, Edith est une femme seule. «*Recalée au concours de l'amour*» dès l'enfance, elle s'est toujours sentie de nulle part. Elle a choisi le monde du savoir et des idées. «*Ses étudiants lui tiendraient lieu de famille, sa profession d'espace où s'enraciner. Grâce au savoir,*

*elle échapperait à l'ennui, à la détresse, à l'isolement.*» Or, voilà qu'aujourd'hui elle a peur d'être emportée par le «*tsunami gris*» qui la plongera dans la solitude et l'abandon.

Cette peur refoulée à l'intérieur d'un corps qui a soif de rapports fusionnels donne lieu à un certain nombre d'expériences. Edith noue une relation trouble et conflictuelle avec un de ses étudiants. Sous le couvert d'une défiance générationnelle, une lutte s'engage entre passé et avenir, tradition et modernité, audace et conformisme. Miroir de notre époque, le roman revient sur le Québec effervescent des années 1970, quand les Québécois se passionnaient pour un idéal, un projet commun, puis, sur sa mutation avec le renversement des rôles sociaux et sexuels, une jeunesse qui migre de plus en plus dans le monde virtuel et une société qui entre dans une phase de mixité «*à laquelle personne ne peut échapper.*»

Vers la fin du roman, l'irruption d'un professeur de linguistique dans la vie d'Edith viendra chambouler son existence. Alors qu'elle n'a jamais su s'aimer elle-même suffisamment, saura-t-il l'aider à se défaire de ses fantômes et de ses deuils?

Pendant que monte le *Concerto pour violoncelle* de Schumann, on se souvient que Madeleine Ouellette-Michalska a consacré toute sa vie à la littérature et que son véritable pays a toujours été celui des mots. D'une écriture limpide et élégante, entre autofiction et dévoilement de soi, *La parlante d'outre-mer* fait la part belle aux mots «*gorgés de saveurs et de savoirs*» en convoquant la puissance incantatoire du langage littéraire pour trouver une manière neuve d'exprimer le désir

féminin, la détresse psychologique, le rêve et le mystère infini de l'amour. La dimension féminine occupe dans *La parlante d'outre-mer* une place à la fois éminente et originale.

Collaboratrice  
Le DevoirLA PARLANTE  
D'OUTRE-MERMadeleine Ouellette-Michalska  
XYZ éditeur,  
coll. «*Romanichels*»  
Montréal, 2012, 170 pages

## ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

Mathieu Bertrand, Libraire  
Membre de la Ligue Internationale de la Librairie Ancienne (LILA)  
514-914-2142

## ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international  
Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Du Silence, Erta, La Frégate...

Refus Global, le Vierge incendié  
Reliures d'art

## Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres anciens avant 1800  
Americana et CanadianaExpertise de documents  
et d'archives4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848  
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasionGaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS

Du 30 avril au 6 mai 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

## Romans québécois

1	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise	1/2
2	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 5 Abussos	Anne Robitaille/Wellan	3/2
3	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay/D'Essambre/Guy Saint-Jean	2/4
4	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	4/2
5	Volte-face et malaises	Rafaelle Germain/Libre Expression	5/7
6	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	6/5
7	L'Anglais	Denise Bombardier/Robert Laffont	7/6
8	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline Gail/Québec Amérique	8/7
9	Pestak's pub	Arlette Cousture/Libre Expression	10/15
10	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise	-/1

## Romans étrangers

1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	1/4
2	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont	2/2
3	La liste de mes envies	Grégoire Delacour/Lattès	7/2
4	Les dix enfants que madame Ming n'a jamais eus	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	3/2
5	Private Londres	James Patterson   Mark Sullivan/Archipel	5/2
6	Nuit noire, étoiles mortes	Stephen King/Albin Michel	4/6
7	Les lumières de septembre	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont	6/4
8	Froid d'enfer	Richard Castle/City	9/10
9	Le poids des mensonges	Patricia J. MacDonald/Albin Michel	-/1
10	Hôtel Adlon	Phillip Kerr/Du Masque	8/15

## Essais québécois

1	La soif de bonheur	Collectif/Bayard	-/1
2	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé	1/4
3	C'était au temps des mammoth laineux	Serge Bouchard/Boréal	2/13
4	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké	4/15
5	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Lafrenière/Boréal	5/22
6	L'état du Québec 2012	Collectif/Boréal	-/1
7	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal	3/11
8	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB	6/15
9	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Eric Martin   Maxime Ouellet/Lux	-/1
10	Les taupes frénétiques	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise	9/6

## Essais étrangers

1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	1/5
2	L'Empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux	2/5
3	Vivez ! Entretiens avec Edouard de Hemezel...	Stéphane Hessel/Carnets Nord	-/1
4	Petit cours d'autodéfense en économie. Labo du capitalisme	Jim Stanford/Lux	10/26
5	Indigne-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	3/12
6	L'art de ne pas être un égoïste	Richard Dawid Precht/Belfond	-/1
7	Les ennemis intimes de la démocratie	Tzvetan Todorov/Robert Laffont   Versilio	-/1
8	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal	5/14
9	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	4/9
10	Humain. Une enquête philosophique sur ces révolutions...	Monique Atlan   Roger-Pol Droit/Flammarion	7/2

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## Ceci n'est pas un récit de voyage

LOUIS  
HAMELIN

Ainsi, nous allons construire, et financer à même le Trésor public, une ligne de transport électrique de 165 kilomètres, à un coût qui dépassera probablement le million de dollars du kilomètre, pour desservir une seule compagnie privée et l'aider à extraire du sol, «pendant au moins une décennie», cette richesse collective si précieuse à Chibougamau et à Mingan: des diamants, à être expédiés bruts en Belgique et taillés en Thaïlande et en Inde (*Le Devoir*, 9 mai). Encore quelques centaines d'intéressants jobs de camionneurs pour les Québécois...

Chers étudiants, vous voyez bien que le gouvernement Charest se préoccupe de votre avenir et qu'il sait trouver des débouchés, non seulement pour les fonds publics refusés à l'éducation, mais aussi pour l'électricité qui sera produite à perte à la Romaine! Comme tout se tient!

Et ce n'est pas en lisant mon cher Sepulveda que je vais m'évader si facilement de l'abêtissante réalité québécoise. Sa Patagonie possède de trop limpides airs de parenté avec notre Grand Nord, celui de Duplessis et de Charest.

Lorsque Luis Sepulveda et son ami photographe Daniel Mordzinski expriment le désir de monter à bord du mythique *Patagonia Express*, pour parcourir, tirés par une authentique locomotive à vapeur, le tronçon de 350 kilomètres ayant survécu «aux privatisations et à la mort des chemins de fer argentins», ils se font répondre que c'est impossible puisque le train a été «chartérisé». Un peu plus tard, un quatuor de Texans en état avancé d'embonpoint («quatre représentants de la beauté physique texane», écrit Sepulveda), «habillés comme pour un safari dans la savane africaine», et leur servile chauffeur-interprète cubain jaillissent d'un luxueux et clinquant véhicule tout-terrain pour prendre d'assaut la petite gare. Des nostalgiques du bon vieux cheval de fer. «Peu leur importait que les habitants d'El Maiten, Esquel, Nor-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Avec les projets routiers du Plan Nord, les Québécois auront d'intéressantes perspectives d'emploi comme camionneurs...

quinco et Leleque soient privés de leur seul moyen de transport. Don Dinero, le fric, est un maître puissant. Un train était confisqué par le pouvoir d'achat de quelques oisifs avec la complicité du fonctionnaire corrompu venu de Buenos Aires pour déterminer la «non-rentabilité» du vieux chemin de fer.» Avatar prévisible du tourisme friqué: faites l'acquisition des infrastructures locales: j'ai tellement aimé le pays que je l'ai acheté!

«Pour définir la capacité des armes, écrit, ailleurs dans ce livre, le romancier d'origine chilienne, on parle de pouvoir de destruction. Pour définir la capacité de destruction de certains hommes, il faut parler de pouvoir d'achat.» Acheter un pays, le vendre, est-ce donc si impensable à l'heure où les puissants en quête de villégiature tranquille dans les campagnes du village globalisé lorgnent, comme Ted Turner et Sylvester Stallone, la Patagonie? Où les frères Benetton peuvent y mettre la patte sur 900000 hectares, l'équivalent de près d'un million de terrains de soccer? «Ils y ont apporté les clôtures en fil de fer barbelé, empêché la transhumance des

gauchos et des rares espèces sauvages encore existantes, imposé des bornes absurdes dans une région où le ciel et la terre sont les seules limites.» Il arrive aussi à ces beautiful people de se découvrir une âme d'écolos caviar opposés à des projets hydroélectriques, mais ça, c'est une autre histoire...

Vendre un pays est donc tout à fait possible, comme nous sommes bien placés, au Québec, pour le savoir, mais l'Argentine, terre australe de toutes les débâcles, a caressé un projet encore plus audacieux: le donner! A la date du 5 mars 2003, comme le révélait à l'époque un article du *Nouvel Observateur*, «le gouvernement argentin étudiait la possibilité de donner la Patagonie aux États-Unis en échange de l'annulation de l'énorme dette contractée auprès du Fonds monétaire international». On parle ici d'un territoire d'environ un million de kilomètres carrés, où vivent deux millions de personnes et dont la plus grande partie appartient à l'Argentine. Plus de fierté nationale qui tienne devant la logique des banques, comme le savent bien les Grecs, dont

on se demande bien ce qu'ils attendent pour fourguer l'Acropole et le Parthénon à Disney. Bref, le projet de démembrement national argentin créa un certain émoi dans la pampa, en particulier chez les agriculteurs, les éleveurs et les écologistes, de cette même race d'empêcheurs de développer en ronron qui chez nous se heurte à l'industrie du gaz de schiste et à la liberté fondamentale de forer jusqu'au marché chinois — ce grand acheteur de fer et de potion fortifiante concoctée avec les carcasses des derniers tigres de Sibérie braconnés au fusil de chasse dans la Russie économiquement normalisée de Poutine —, minant la seule terre que nous avons sous les pieds.

«Il arrive parfois, écrit Sepulveda, que l'excès de soumission face aux puissants déclenche les mécanismes de résistance qui donnent sa dignité à l'espèce humaine.» Et c'est ce que j'aime de lui, de Luis, ce qui me le rend si indispensable: l'esprit de résistance qui court à travers toute son œuvre. Recueillir, le long du chemin, les histoires de ces «derniers humains» qui sortent tout droit de la chanson de Desjardins, raconter ces chemins, des «hommes qui manifestaient la plus saine des fiertés, celle du travail bien fait, celle d'être partie intégrante d'un conglomérat nécessaire, la fierté de classe tout simplement», leur instinctive solidarité, la chaleur du vin et de la viande grillée partagés avec des voyageurs chez qui ils ont reconnu une étincelle de leur propre feu, et leurs impertinences à la face des nouveaux conquérants en kaki de Dallas, est pour lui un acte politique aussi bien que littéraire.

Rares sont les livres de voyage aussi engagés, et celui-ci n'est clairement pas destiné à appâter les habitués autocars bourrés de retraités. «[...] partout où nous allions, on nous disait que tout changeait très rapidement, et pas dans le bon sens. [...] Des choses disparaissaient, des faits qui jusque-là avaient existé naturellement, comme une partie indiscutable de la vie et qui, soudain, n'étaient plus là.» On serait tenté de croire qu'il est dans la nature même de la littérature de cultiver une certaine nostalgie. Mais si c'était, dans sa course en avant, le monde avec ses «usurpateurs avides de terres» qui se condamnaient à un éternel retour en arrière?

## DERNIÈRES NOUVELLES DU SUD

Luis Sepulveda et Daniel Mordzinski  
Traduit de l'espagnol par Bertille Hausberg  
Métailié  
Paris, 2012, 190 pages

## POÉSIE

## À portée de voix

HUGUES CORRIVEAU

Guy Cloutier, l'infatigable animateur des Poètes de l'Amérique française, le poète voyageur, fait paraître *Un lent soulèvement*, qui fait du cœur un lieu transitoire. On va là sur

la pointe des sons, comme on dit sur la pointe des pieds, sans brusquerie, dans la fragile douceur de l'heure mi-toyenne, celle qui sépare les jours ou les saisons. Une pianiste joue. Tout se joue. Lauerzaccio parle tout bas du

«cœur navré de joie». Nous sommes dans la première partie du recueil. *En état d'alerte*, écoutant, osant la tranquille tension qui nous maintient à découvert. Il faut «le cœur à vue sur le clavier / [...] décider de ce qui chante»; il faut retentir, toujours, que «chaque phrase est un acte» afin de poursuivre sa propre survie.

Pas très loin du chant triste, en seconde partie, le portrait d'un auteur qui essaie de se débarrasser de ses «Nuits or-

phelines». «On l'a vu», dit le premier vers de chaque poème. On l'a vu dans un café, devant une fenêtre d'hiver, perpétuant l'image consensuelle du poète écrivant, misanthrope un peu, un peu grognasson. Haendel lent en fond de scène, le carnet d'écriture écorné, voici un poète perdu «parmi les sans ego», «saturé de lui-même». Il dérive, l'âme à vif, romantique et esseulé; «en sourdine une pavane d'Eric Champagne / pour une époque sans mémoire» l'accompagne. «Son regard sur le monde / a quelque chose d'une fugue» qui frôlerait des peaux divagantes à l'image des très beaux dessins de Pierre Paridon qui illustrent ce recueil.

## Tourments et cataractes

Jean-Marc Desgent n'a cure des musiques alanguissantes et des repos inspirés. Un maelfrom déferle, le monde se casse en morceaux, les bruits

brisent l'âme, et la constatation iridescente s'impose: *Qu'importe maintenant*. Le poète n'a pas la plume joyeuse ni l'espoir enchanté. Le poète est habitué de cauchemars et de troubles vérités, est hanté par des enfances et des mères et des pères et des souffrances: le voici porteur d'une affliction poisseuse mais aussi d'une furieuse envie de révolte jusqu'à «faire rendre le cœur», organe androgyne «dans la pure lumière de mourir».

Ce recueil avoue, et répète plusieurs fois, une perte de repères, une instabilité qui donne le tournis. «On ne peut pas être plus défiguré, me voici», dit-il, offert, christique, écorché. Le désespoir d'après les hécatombes, l'après-dernier jour du monde, peut-être, fracassé le monde, détruit. Et pourtant, là, dans nos mains, «déjà le beau risque du livre», la parole insensée mais com-

mise, le poème contre le désastre, «la bouche des choses humaines et du massacre, / la voix des objets mêlés à la passion amoureuse: / la chair se mariant à la balle, / la balle épousant la chair, / la victime embrassant le tireur». Aucun répit ici, Jean-Marc Desgent n'en a cure. Plutôt le radical engagement d'une voix qui s'élève pour dire la cassure du monde: «Ce serait comme de la beauté fracassée.»

Collaborateur  
Le Devoir

## UN LENT SOULÈVEMENT

Guy Cloutier  
Le Noroît  
Montréal, 2012, 76 pages

## QU'IMPORTE MAINTENANT

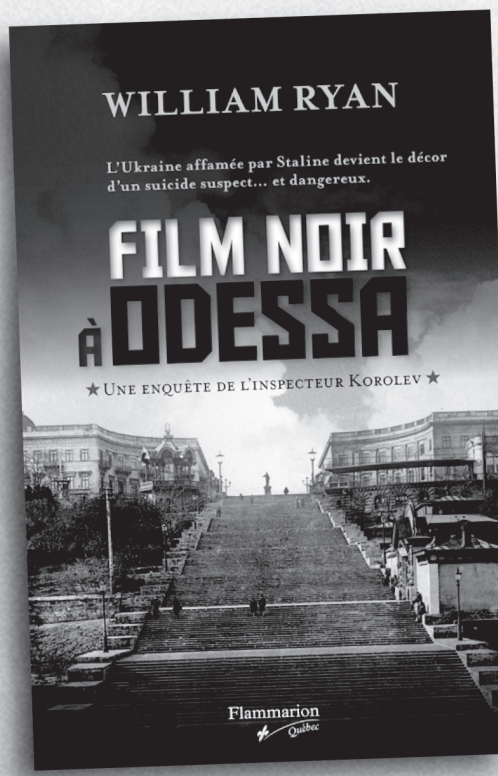
Jean-Marc Desgent  
Poète de brousse  
Montréal, 2012, 64 pages

Mon bruit, Normand de Bellefeuille  
Un lent soulèvement, Guy Cloutier  
Les dieux divisibles, Odile-Marie Tremblay  
De ma main brûlée, Emmanuelle Caron

Éditions du Noroît  
Nouveautés www.lenoroit.com

«UNE VOIX INÉDITE  
DANS LE MONDE DU POLAR»

The Gazette Herald



«Korolev est un personnage merveilleux [...] L'intrigue est serrée, l'action est généreuse, et la façon dont Ryan utilise les détails historiques rend la lecture exaltante.»

American Library Association

EN SAVOIR PLUS



Flammarion  
Québec  
www.flammarion.qc.ca

LUNDI 14 MAI 19H00  
LION D'OR  
1676, Ontario E. MONTRÉAL

Préfinlé par l'Association des libraires du Québec  
WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

**PRIX des LIBRAIRES du Québec 2012**

MISE EN LECTURE des oeuvres finalistes

par  
Brigitte Lafleur,  
Serge Bonin et  
Joachim Tanguay.

Accompagnés en musique par  
Benoît Rocheleau  
(dans une mise en scène d'Hugo Turgeon)

ENTRÉE GRATUITE

Photographie © Mathieu Proulx

Logo: Conseil des Arts du Québec, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Québec, Motion In Design, LE DEVOIR, JONARTS, kobo

## LITTÉRATURE

## Visions sociales dans une langue fière

GUYLAINE MASSOUTRE

On n'échappe pas à l'Histoire, au système des générations. Ainsi, les problèmes qu'on croyait réglés se posent à nouveau, parce que l'humanité n'est pas immobile. Voyez les livres, voyez la langue, avec Jean-Yves Cendrey et Pierre Guyotat.

France, Aveyron, mars 1990: deux Berlinoises, venus en lune de miel, sont retrouvés morts, enchaînés, dans un ravin. Ce fait divers est le point de départ de *Mélancolie vandale. Roman rose*. Dans ce dix-huitième ouvrage, après ceux parus chez P.O.L, l'Olivier et Actes Sud, un romancier jadis un peu voyou, encore rebelle, s'indigne.

Jean-Yves Cendrey arpente Berlin depuis 1987. En 2007, il s'est installé là à demeure, avec sa compagne Marie NDiaye, non sans avoir connu des moments de répulsion face aux extrémistes de cette ville. Mais il y trouve son chemin d'écrivain, qu'on a pu lire dans *Honecker 21*, sous la peau de personnages ordinaires, telle la femme, maintenant, de *Mélancolie vandale*.

Le début de ce dernier roman interpelle un lecteur capable de franchir quelques pages étranges. Celui-ci découvrira alors Kornelia Sumpf («Maraïs», en allemand), modeste interprète qui travaille à la prison de Moabit, où elle traduit la parole malheureuse des voleurs, avec un cœur de romancière.

À pied, puisqu'on lui a volé son vélo, la voici traversant les quartiers durs de la banlieue est, leur laideur et leur mauvais sort. Cendrey en fait un roman comme il les aime, fantasmagiques et sociaux, appuyés sur le témoignage. Ici, il remonte aux années 60, aujourd'hui «ridiculisées» par un pauvre musée de la RDA. Il raconte aussi crûment la prison et l'expérience de Kornelia, qui a bien du mal à gagner de l'argent et à considérer les biens matériels comme une valeur essentielle.

Les Berlinoises sont les proies de la spéculation; les évictions des plus pauvres se multiplient. Ceux qui écopotent ont refusé de croire que l'argent est un moteur suffisant dans la vie. Kornelia est résignée, sourie en coin, élégante devant ce qui se produit malgré elle, témoin de l'arrivée des nouveaux riches et de leurs «sanctuaires de la dilapidation». D'où le sous-titre, *Roman rose*, par ironie.

Cendrey ne mènera aucune enquête sur le fait divers de son ouverture, une histoire classée qui a laissé des rumeurs. Cendrey comprend le suicide de ces Allemands et le point de vue apparaît en creux, violemment ému, dans le malheur grandissant de Kornelia Sumpf. C'est un beau livre dur, d'une langue âpre et noire.

#### La langue française des écrivains

Durant quatre ans, à partir



ROBERT FRANÇOIS AGENCE FRANCE-PRESSE

*Mélancolie vandale. Roman rose* est le dix-huitième ouvrage de Jean-Yves Cendrey, un romancier jadis un peu voyou, encore rebelle.

de 2001, l'écrivain Pierre Guyotat a donné des conférences à des étudiants européens, portant sur «l'histoire de la langue française par les textes». Il en tire un ouvrage considérable, un à-côté de son œuvre volumineuse, qu'on sait aussi intime qu'engagée dans son temps; cela a commencé en 1967, pendant la guerre d'Algérie, où il opposa une résistance qui inscrivit une marque dans ce qui dérangea.

*Leçons sur la langue française* donne à lire un cycle passionnant de relectures. Forgé à

son rythme et à sa voix, il débute en 1572, sur un ton inimaginable: l'argot et les latinismes de Roland de Lassus, juste avant le massacre de la Saint-Barthélemy. Guyotat plonge alors dans l'histoire du latin en France, abordant aussi la poésie de l'ère islamiste pour établir le fonds «religieux-littéraire de la langue française».

Les mythes médiévaux nourrissent son érudition épataante. On en voit les prolongements contemporains — Michelet, Rodin, Gracq —, européens, avant de repiquer vers Adam de la

Halle: «on lève des textes, et les textes lèvent, en quelque sorte, de l'Histoire aussi». Son principe? «Soient frites ces langues ennuyées!», comme l'écrivait le surprenant Villon, qui ne cachait rien à son lecteur.

La présentation par Guyotat du XVI<sup>e</sup> siècle, magnifique, plonge dans la férocité du temps; ce faisant, il fait une belle place à la Bible (Bayard) des écrivains, nos contemporains. C'est un des prismes aptes à remuer le bouillon de culture intellectuelle jusqu'à nous. Car toute cette histoire s'anime par le ré-

seau des reprises et des échos qui font les siècles imprévisibles, sans ligne droite.

Cette langue française est formidable. De Montaigne à Molière, elle se charge du baroque et de Malherbe, plus que des dorures du Grand Siècle. Ces leçons sur une langue subtile et libre se trouvent partout, sans exclusion de classe sociale; la formation de Guyotat prône Saint-Simon, s'enorgueillit des Lumières, où nulle linéarité ne tient, sauf à relire ceux qui précèdent et ceux qui viennent d'ailleurs.

Au total, vingt-trois leçons composent cet ouvrage. Chénier, Chateaubriand, Stendhal, mais aussi Goethe, Byron, Coleridge ou Beethoven font un buffet, illustré d'extraits sans que soit occulté le ton de Guyotat. On nous promet une suite et un DVD, chargé de la parole de l'écrivain, qui montre que depuis Mai 68 on lit l'histoire autrement.

Collaboratrice  
Le Devoir

#### MÉLANCOLIE VANDALE

ROMAN ROSE  
Jean-Yves Cendrey  
Actes Sud  
Arles, 2012, 213 pages

#### LEÇONS SUR LA LANGUE FRANÇAISE

Pierre Guyotat  
Editions Léo Scheer  
Paris, 2012, 682 pages

## Le danger des livres anciens

Selon le *Toronto Sun* daté du 7 mai, la «CLAQ (Confrérie de la librairie ancienne)» serait au nombre des dangereux groupes «communistes» qui ont infiltré les manifestations étudiantes qui durent depuis des mois au Québec. Pour l'affirmer, le *Toronto Sun* dit s'appuyer sur une source près du CSIS (Canadian Security Intelligence Service). Durant la Crise d'octobre 1970, on a déjà vu des policiers arrêter des citoyens parce que leur bibliothèque comptait des livres sur le cubisme. Verra-t-on désormais des gens menottés parce qu'ils se passionnent pour les jolies reliures et les ouvrages rares? À moins, bien sûr, que le service de renseignement canadien ou le *Toronto Sun* ne confondent allégrement la CLAQ (Confrérie de la librairie ancienne) avec la CLAC (Convergence des luttes anticapitalistes). — *Le Devoir*

## Encore des Apostrophes

Le Canal Savoir continue, au fil du printemps, de rediffuser des émissions de la série littéraire quasi mythique *Apostrophes*, animée par Bernard Pivot. Le 15 mai, on pourra revoir la rencontre avec l'ancien secrétaire d'Etat américain de Richard Nixon et Gerald Ford, Henry Kissinger. Les épisodes suivants seront consacrés à Arthur Miller, à Le Clézio, à Borges, à Doris Lessing, à Francis Ponge, à Norman Mailer, à John le Carré et au dalaï lama. Les mardis à 21 h. — *Le Devoir*

## VLB lu à Monaco

Victor-Lévy Beaulieu fait partie des cinq finalistes au Prix littéraire de la Fondation prince de Monaco. À ses côtés, l'Haïtien albinos iconoclaste Franke-tienne, le romancier Alain Mabanckou, René de Ceccatty et Jean-Paul Kauffmann. Le lauréat se verra couronner pour l'ensemble de son œuvre et recevra une bourse de 15000 euros. L'an dernier, l'écrivain et journaliste Pierre Assouline avait remporté l'honneur. — *Le Devoir*

## Flammarion voit double

Plus que deux candidats pour la reprise de Flammarion: Gallimard et le duo Albin Michel-Chequers Capital. Actes Sud, distribué par Flammarion, n'a pas été retenu par Mediobanca, la banque-conseil de RCS, propriétaire de Flammarion depuis 2000. RCS ne prendra pas de décision avant son conseil d'administration du 14 mai. — *Libération*

lait

La vache rit quand elle donne son lait. Devine-t-elle que j'en partagerai un grand bol avec mon chat en admirant les voiliers blancs sur le lac, et qu'après avoir pris soin de mon jardin, je m'assoierai à l'ombre du grand érable pour déguster un yogourt vanille? Une cuillerée pour moi, une pour mon chien, une pour mon chat. Chez nous, le bonheur goûte le lait.

WVME

LA VACHE!

Le réconfort mis en mots par Clémence DesRochers

LES IMPATIENTS

Cinq des plus belles plumes du Québec mettent en mots leur vision du réconfort. En échange de leur contribution, le Lait a fait un don au nom de chacun des auteurs à l'organisme Les Impatients.

lelait.com

## LIVRES

## Nicolas de Cues et le Coran

## Une lecture en dialogue

GEORGES LEROUX

Il est difficile d'imaginer ce que représenta pour les contemporains la chute de Constantinople devant les troupes de Mehmed II le 29 mai 1453. Faut-il rappeler que les Grecs la commémorent encore aujourd'hui, pleurant « *la seconde mort d'Homère et de Platon* » ? L'expression vient de Nicolas de Cues, qui écrivit la même année son grand essai *La paix de la foi*. Comme Hervé Pasqua le rappelle dans son introduction au traité sur le Coran, Nicolas prenait la pleine mesure de la coupure instituée par cette défaite. L'adversaire est là pour de bon et les intellectuels ont le devoir de penser la paix. Comment faut-il la concevoir ? D'abord en cherchant les règles du dialogue entre les religions : cet idéal de tolérance, qui fera son chemin dans l'Europe moderne jusqu'à Locke, anime l'utopie d'un concile universel où toutes les religions travailleraient ensemble à la paix. C'est le sujet de *De pace fidei*. Mais le cardinal de Cues fit beaucoup plus.

Lors de son séjour à Constantinople, Nicolas avait pu se plonger dans l'étude du Coran, dont quelques traductions latines étaient déjà disponibles, notamment celle de son ami Jean de Ségovie et celle plus ancienne de Pierre le Vénéral. On les trouve, annotées de sa main, dans sa bibliothèque aujourd'hui conservée à Cues. Intéressé par les thèmes communs du

Coran et de la Bible, Nicolas entreprend d'écrire cette *Cribatio Alchorani* qui vient de paraître en langue française. Achevé en 1461, ce traité part d'une prémisse philosophique admirable : toutes les religions, à travers des signes et des rites différents, recherchent une vérité unique. Elles sont toutes des « *approches de Dieu* ». Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'existe pas de « *vraie religion* », mais qu'au lieu de partir en croisade, il convient d'étudier et de comprendre les convictions des autres.

Ce Coran tamisé répond à cette ambition généreuse du philosophe : scruter, examiner de près le texte coranique pour montrer sa convergence avec l'Évangile. On peut y distinguer trois mouvements : d'abord, une interprétation charitable du texte, destinée à signaler tout ce qui dans le Coran est compatible avec la foi chrétienne ; ensuite, une exhortation chrétienne à l'endroit des musulmans pour qu'à leur tour ils considèrent la vérité du christianisme ; enfin, une discussion philosophique centrée sur la démonstration de la vérité évangélique. Aucun relativisme ici, mais une forme très neuve d'apologétique : inspiré par l'idéal irénique de son traité antérieur *La paix de la foi*, Nicolas de Cues veut persuader les musulmans qu'en persécutant les chrétiens, ils se persécutent eux-mêmes, compte tenu de la convergence fondamentale des religions du Livre.

Cette posture de paix, rappelée notamment dans le beau roman de Jean Bédard, tranche avec l'attitude traditionnelle des intellectuels chrétiens envers l'islam, elle met en lumière un désir d'interpréter le Coran selon un idéal de bonne volonté. Nicolas de Cues va très loin dans cette direction, puisqu'il se montre prêt à expliquer certaines erreurs de l'islam par une méconnaissance due au fait que Mahomet n'aurait connu du christianisme que l'hérésie nestorienne présente à La Mecque. Si les musulmans nient la nature divine de Jésus, et ne voient en lui qu'un prophète, leur conception serait inspirée par leur refus de poser un second Dieu. On ne peut en effet que s'accorder avec leur défense d'un monothéisme strict, une interprétation que nous trouvons déjà chez Jean Damascène, le premier lecteur grec et chrétien du Coran lors de l'arrivée des troupes de Mahomet à Damas et qui lui lisait l'arabe.

La publication de cette traduction, accompagnée du texte latin et magnifiquement annotée par Hervé Pasqua, est une pierre blanche sur le chemin d'une histoire du dialogue religieux. On y découvre la richesse de la discussion philosophique et théologique de la Renaissance, alors même que l'Empire byzantin cède la place à l'Empire ottoman, et se coupe de la culture européenne. Les conséquences de cette défaite furent durables, et les

efforts du cardinal de Cues furent vains. Comme le rappelle son biographe dans la riche encyclopédie des pensionnés rhénans qui vient de paraître, W. Euler, le repli des intellectuels de Constantinople sur Venise consolida la fracture spirituelle qui sépare encore ces deux mondes. Les idéaux de Nicolas demeurèrent vivants et on les retrouve chez Ernst Cassirer, qui leur consacra en 1927 un chef-d'œuvre (*Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, trad. fr. Minuit, 1983) et chez Raymond Klibansky, qui édita en 1956 le *De pace fidei*. On l'est encore plus quand on voit le travail constant et rigoureux d'Hervé Pasqua, véritable passeur en langue française de toute l'œuvre cusaine. Quelque chose de cet idéal peut-il encore être entendu aujourd'hui ? La lecture de Nicolas nous invite à le penser.

Collaborateur  
Le Devoir

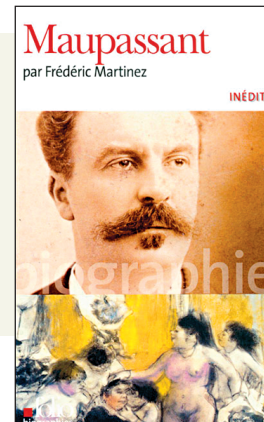
## LE CORAN TAMISÉ

Nicolas de Cues  
Introduction, texte, traduction et notes de Hervé Pasqua  
PUF, coll. « *Épiméthée* »  
Paris, 2011, 326 pages

## ENCYCLOPÉDIE DES MYSTIQUES RHÉNANS

D'ECKHART À NICOLAS DE CUES ET LEUR RÉCEPTION  
Marie-Anne Vannier  
(sous la dir. de)  
Cerf  
Paris, 2011, 1278 pages

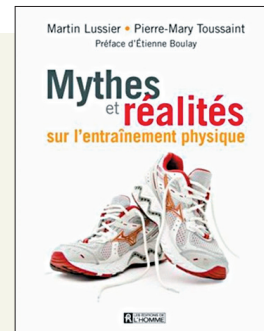
## LA VITRINE



## BIOGRAPHIE

MAUPASSANT  
Frédéric Martinez  
Folio biographies  
Paris, 2012, 416 pages

« *Matamore du sexe* » pour qui l'amour n'est que physique, depuis qu'une belle a ri de ses poèmes en dix ans, a écrit une œuvre souvent sombre, frappée « *du sceau du pessimisme* », mais criante de vérité humaine. Dans la riche biographie qu'il lui consacre, Frédéric Martinez le présente comme « *le plus animal des hommes de lettres* », comme un athlète du sexe et de la littérature qui s'abîme dans les performances en tous genres pour ne pas sombrer dans la mélancolie. Ami de Flaubert, qu'il invite au bordel comme spectateur de ses baisées déchainées, Maupassant, à 27 ans, chope la syphilis qui, dix ans plus tard, le rendra à moitié aveugle, très souffrant et, en bout de course, délirant. Le petit Normand qui aimait la nature, la mer, sa mère et se faire raconter des histoires finira, en janvier 1892, sanglé dans une camisole de force, avant de mourir à l'asile en juillet 1893. Pour lui qui n'était « *pas un écrivain cérébral, intellectuel* », la littérature, écrit Martinez, « *n'est pas littéraire* [...] elle est observation ». Son œuvre, adulée de son vivant jusqu'en Russie et encore abondamment lue dans nos cégeps, demeure, plus de cent ans plus tard, une des plus brillantes et troublantes plongées littéraires dans l'âme humaine. — **Louis Cornellier**

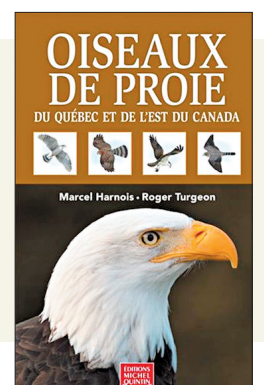


## SPORT

## MYTHES ET RÉALITÉS SUR L'ENTRAÎNEMENT PHYSIQUE

Martin Lussier  
et Pierre-Mary Toussaint  
Préface d'Étienne Boulay  
Éditions de l'Homme  
Montréal, 2012, 240 pages

Faut-il s'étirer avant ou après une activité physique ? L'entraînement par intervalles est-il vraiment efficace ? S'entraîner en altitude améliore-t-il vraiment la performance et, si oui, le mont Royal suffit-il ? Quelle est la meilleure méthode pour perdre du poids ? Les kinésiologues Martin Lussier et Pierre-Mary Toussaint, tous deux enseignants à l'Université de Montréal, répondent de manière à la fois savante et accessible à toutes ces questions et à plusieurs autres dans cet ouvrage dont raffoleront tous ceux et celles qui s'entraînent un peu sérieusement et qui sont bombardés d'informations et de conseils dont il n'est pas toujours facile d'évaluer la pertinence. Pour l'heure, retenons au moins qu'il vaut mieux s'échauffer que s'étirer avant une activité sportive, que l'entraînement en altitude n'a pas fait ses preuves, surtout sur le mont Royal, qui n'est vraiment pas assez haut, et que, pour maigrir, les exercices cardiovasculaires (course à pied, vélo, natation) réguliers et à bonne intensité restent l'idéal. — **Louis Cornellier**

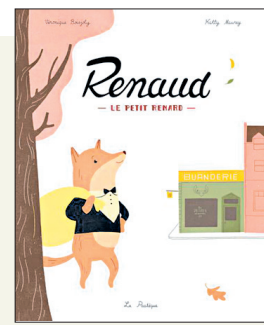


## NATURE

## OISEAUX DE PROIE

DU QUÉBEC ET DE L'EST DU CANADA  
Marcel Harnois et Roger Turgeon  
Éditions Michel Quintin  
Montréal, 2012, 223 pages

Ce sont les maîtres du ciel. Enfin, c'est ainsi qu'on présente d'ordinaire les oiseaux de proie. Mais comment reconnaître un urubus, le pyrgare à tête blanche, l'aigle royal, les éperviers, le balbuzard, les buses, les faucons, la crécerelle ? Marcel Harnois et Roger Turgeon, deux spécialistes de ces espèces, ont beaucoup écrit sur ces volatiles qui constituent pour eux une véritable passion. Dans leur guide richement illustré par le coup de crayon de Ghislain Caron et de Claude Thivierge, ils présentent chacun d'eux avec leurs caractéristiques propres. Les oiseaux rapaces du Québec auront moins de secrets pour vous grâce à ce guide imprimé en Chine. L'ouvrage enrichit l'excellente collection des « guides nature » de l'éditeur Michel Quintin. — **Jean-François Nadeau**



## BANDE DESSINÉE

## RENAUD, LE PETIT RENARD

Véronique Boisjoly, Katty Maury  
La Pastèque  
Montréal, 2012, 92 pages  
+ application pour iPad

« *C'est drôle, quand on le touche, il parle.* » Depuis quelques minutes, les images défilent sur l'écran d'un iPad et un enfant rigole. Sous ses yeux, Renaud, le petit renard (La Pastèque), s'expose dans une aventure plus qu'extraordinaire pour le public qu'il cible : aller à la buanderie avec son père (et manger de la crème glacée sur un banc) ! L'environnement graphique est sobre et coloré. Une voix lit les mots imprimés au-dessus de chaque image et, par moments, des éléments du décor bougent, seuls ou sous l'effet d'un doigt enfantin, comme le prescrit désormais l'idée du livre numérique dit enrichi, qui serait en train de poser les bases du livre de demain. Imaginée par Véronique Boisjoly, qui vient de lancer la maison Caribou, spécialisée dans l'édition numérique, et mis en images par Katty Maury, cette histoire illustrée pour enfants fait plus que raconter l'histoire de Renaud — et de Lily bottes de pluie. Il écrit aussi un nouveau chapitre de la modernité en se dévoilant aujourd'hui dans une double version, papier et « app », avec une efficacité redoutable qui confirme la qualité du récit : peu importe le support choisi, les enfants sont séduits. Chapeau ! — **Fabien Deglise**

## Simon Harel et le dessous des langues

MICHEL LAPIERRE

On parle beaucoup de l'anglicisation de Montréal. Mais voilà que, dans *Habiter le défaut des langues*, le plus personnel de ses essais, Simon Harel explore chez Samuel Beckett le passage de l'anglais au français comme idiome de création littéraire, changement résultant d'une cure psychanalytique. En montrant qu'ainsi l'écrivain se tourna vers l'ailleurs pour se libérer de la langue d'une mère castratrice, il nous plonge dans l'abîme de l'altérité.

Comme l'indique le sous-titre du livre, la rencontre, à

Londres, en 1934-1935, de Samuel Beckett, écrivain irlandais débutant, et de son psychanalyste Wilfred R. Bion fut déterminante pour chacun. Le premier s'établit à Paris deux ans plus tard et finira par choisir le français pour écrire, dans la version originale, ses romans et ses pièces de théâtre (*En attendant Godot*, notamment). Quant à l'autre, il publiera en anglais des œuvres littéraires hybrides inspirées de son travail de thérapeute.

Spécialiste des études esthétiques et culturelles, Harel a connu la psychologie des profondeurs comme analyste et comme analysant. C'est pour-

quoi les expériences parallèles de Beckett et de Bion le touchent intimement. « *Je me suis, avoué-t-il en pensant à lui-même, longtemps demandé de quelle manière l'analyste pouvait écrire de la fiction sans plagier l'incons-*

« **Beckett fait parler la psychanalyse sous sa forme la plus essentielle [...] J'entends par là cette faculté de donner corps aux mots [...]** »

cient de ses patients. »

Né à Montréal en 1957, l'auteur constate la difficulté de fendre la pensée freudienne qui l'inspire. Il sait trop bien qu'elle subit les attaques d'« *un conservatisme très nord-américain* » qui en conteste le caractère scientifique parce qu'« *elle fait intervenir le foisonnement du discours littéraire* ».

Harel ne surestime pas la relation conflictuelle abyssale que Beckett entretenait avec sa mère. Ce qui entraîna chez

l'écrivain, issu de la minorité protestante d'une Irlande dont le rapport avec la langue et la culture anglaises a toujours été secrètement problématique, l'adoption d'une langue étrangère et l'orientation d'une œuvre vers un inconnu au charme aussi annihilant qu'irrésistible.

En 1989, peu de temps avant sa mort, Beckett se remémora son analyse sur le divan de Bion : « *J'ai certainement retrouvé des souvenirs extraordinaires du temps où j'étais dans l'utérus [...]* Je pleurais pour qu'on me laisse sortir, mais personne n'entendait [...]

Dans son roman *Murphy* (1938), le héros éponyme « *se mit à voir le Rien, cet éclat incolore dont une fois sorti de la mère on jouit si rarement* ». Ces passages corroborent la fulgurance de l'intuition d'Harel : « *Beckett fait parler la psychanalyse sous sa forme la plus essentielle [...] J'entends par là cette faculté de donner corps aux mots [...]* » Le lien souterrain entre la langue et l'inconscient chez l'écrivain devrait nous porter à réfléchir sur le simple fait que ce fut un psychiatre rompu au freudisme, Camille Laurin, qui redonna à Montréal, en 1977, un visage français très charnel.

Collaborateur  
Le Devoir

## HABITER LE DÉFAUT DES LANGUES

Simon Harel  
XYZ  
Montréal, 2012, 376 pages

**LES VRAIS COÛTS DU FÉDÉRALISME**

STÉPHANE GOBEIL

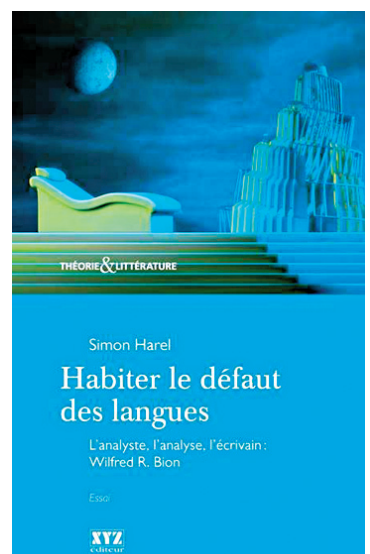
UN GOUVERNEMENT DE TR(+)P

PREFACE DE JEAN-FRANÇOIS LIÉE

vib éditeur

Une contribution essentielle au débat sur les perspectives économiques de la souveraineté du Québec.

vib éditeur  
Une compagnie de Quebecor Media  
editions.vib.com



la grosse femme d'à côté est partie  
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL  
514-523-6389

# ESSAIS

## Le mythe du fédéralisme rentable



LOUIS CORNELIER

Y a-t-il encore des fédéralistes de cœur au Québec? Des Québécois profondément attachés au Canada et à ce qu'il représente? D'après des sondages cités par Jean-François Lisée dans *Comment mettre la droite K.-O. en 15 arguments* (Stanké, 2012), 60% des Québécois se définissent comme Québécois seulement ou d'abord, 20% comme également Québécois et Canadiens et un peu moins de 20% comme Canadiens seulement ou d'abord. Pour les seuls francophones, l'identification comme Québécois d'abord ou seulement atteint 71%. Chez les jeunes (18-24 ans), elle atteint 68% et chez les jeunes francophones, 77%. Lisée présente cette tendance à la « décanadianisation » de la société québécoise comme « le courant-jet de la souveraineté ». D'après ses analyses, en effet, « plus les Québécois se définissent comme "Québécois" plutôt que "Canadiens", plus ils seront nombreux à appuyer la souveraineté lors d'un référendum ».

Pourtant, de nombreux Québécois hésitent à franchir le pas pour des raisons économiques. Ils craignent que la souveraineté soit financièrement désavantageuse pour le Québec. Dans des sondages post-référendaires effectués en 1995 par le Parti québécois, rappelle Lisée, « les arguments économiques étaient identifiés par les francophones ayant voté Non comme les plus importants dans leur prise de position ». Un récent sondage CROP (2009) indique toutefois que « l'estime de soi économique » des Québécois s'améliore, puisque 54% de ces derniers pensent qu'un Québec indépendant aurait fait mieux ou aussi bien pendant la crise de 2008.

Cette crainte économique, pourtant, n'est pas disparue et est alimentée par certains témoins de la droite qui ne cessent de répéter que le Québec, parce qu'il reçoit 8 milliards de dollars par année en paiements de péréquation, est le quéteur de la fédération et n'a pas les moyens de sa souveraineté. Cet argument, qui fait impression, est pourtant très contestable.

Dans *La Presse* du 14 juin 2011, Claude Picher, qu'on ne peut accuser de complaisance envers la social-démocratie péquiste, qualifiait de mythe la thèse du Québec quéteur. En utilisant des chiffres de l'Institut de la statistique du Québec, il montrait que « 25% des recettes du gouvernement québécois proviennent d'Ottawa », alors que la moyenne canadienne est de 23% (43% à l'Île-du-Prince-Édouard et 15% en Alberta).

Dans *L'Actualité* du 15 mai 2012, l'économiste Pierre Fortin, un « lucide », affirme



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour les seuls francophones, l'identification comme Québécois d'abord ou seulement atteint 71%.



« Certes, le fédéral nous verse de l'argent, mais même en assumant la perte de ces transferts, un Québec souverain délesté de la bureaucratie fédérale sauverait annuellement 2 milliards de dollars. »

—Stéphane Gobeil

que l'idée selon laquelle le Québec vit aux crochets du fédéral est de « la bouillie pour les chats ». En 2009, le Québec, en considérant l'ensemble des transferts fédéraux, n'a obtenu qu'« un milliard de dollars de plus que ne pouvait le justifier sa stricte part de la richesse canadienne ». Aussi, ce sont bel et bien nos taxes et impôts, plus élevés qu'ailleurs au Canada, qui ont servi à financer nos programmes sociaux, plus généreux qu'ailleurs.

Ces chiffres relativisent grandement la rentabilité du fédéralisme pour les Québécois. Or, ils ne constituent qu'un élément d'un tableau d'ensemble bien plus vaste. Ce

tableau, Stéphane Gobeil, ancien directeur du service de recherche du Bloc québécois et conseiller de Gilles Duceppe de 1998 à 2009, nous l'offre dans *Un gouvernement de trop*, un essai en forme d'exercice budgétaire un peu austère, mais essentiel.

Actuellement conseiller au cabinet de Pauline Marois, Gobeil, avec une patience qui l'honore, a épluché les comptes publics du Canada de l'année 2010. Ce travail de moine lui a permis de découvrir l'ahurissant « gonflement de l'énorme bureaucratie fédérale » depuis une douzaine d'années (113% d'augmentation des dépenses, comparativement à 75% au Québec) et le fait que le Qué-

bec n'en a pas pour son argent dans cette affaire.

En plus de calculer ce que le Québec envoie au fédéral et ce qu'il en retire, ministère par ministère, Gobeil évalue ce qu'il en coûterait à un Québec souverain pour assumer les responsabilités qu'il rapatrierait d'Ottawa. Un Québec indépendant, en d'autres termes, conserverait l'entièreté de ses taxes et impôts, mais devrait assumer les pensions de vieillesse, les prestations d'assurance-emploi et familiales, ainsi qu'une foule de fonctions actuellement prises en charge par Ottawa (défense, affaires internationales, affaires indiennes, anciens combattants, etc.).

Les raisons de faire l'indépendance, écrit Jean-François Lisée en préface, « sont d'abord de nature identitaire, culturelle, politique », mais « la question du portefeuille se pose ». Gobeil, avec cet essai qui fera peut-être décrocher ceux qui sont fâchés avec les chiffres, y répond. « Certes, écrit-il, le fédéral nous verse de l'argent, mais même en assumant la perte de ces transferts, un Québec souverain délesté de la bureaucratie fédérale sauverait annuellement 2 milliards de dollars. »

On comprend, à lire cet ouvrage, que la péréquation, même pas si généreuse que ça après tout (elle représente 575 \$ par Québécois, mais 2200 \$ par Néo-Brunswickois et 1700 \$ par Manitobain), est un peu le prix de consolation obtenu par le Québec dans une fédération où il ne retire souvent pas sa juste part. Le ministère de la Défense, par exemple, dépense annuellement 3 milliards de dollars en achats de biens et services, dont seulement 307 millions (10%) échoient au Québec. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord dépense 329 millions de dollars en biens et services, dont seulement 10 millions (3%) au Québec. Les Québécois financent 19,5% des dépenses de ce ministère, alors que seulement 9,2% de tous les autochtones du Canada habitent sur son territoire. En devenant souverain, il ferait donc des économies à ce chapitre, tout en traitant mieux les communautés autochtones que ne le fait Ottawa. Gobeil, sans complaisance à l'égard de sa thèse souverainiste, applique cette analyse comptable à tous les ministères fédéraux et conclut que l'idée du fédéralisme rentable pour le Québec n'est qu'une légende idéologique.

Au Québec, écrit Gobeil, « sur le terrain du cœur et des esprits, le Canada ne fait pas le poids ». On sait même, maintenant, qu'il est un boulet, destiné à s'alourdir, pour notre économie.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**UN GOUVERNEMENT DE TROP**  
Stéphane Gobeil  
VLB  
Montréal, 2012, 184 pages

## Jeremy Rifkin et notre avenir européen

MICHEL LAPIERRE

L'essayiste américain Jeremy Rifkin (né en 1945 à Denver) inverse le fameux conseil donné au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à l'insatisfait de l'est de son pays: « Go West, young man! » Déçu par la lenteur du supposé Nouveau Monde à quitter l'ère du pétrole pour entrer dans celle des énergies renouvelables, il invite les Nord-Américains, dans *La troisième révolution industrielle*, à viser une économie verte et démocratisée en suivant l'exemple de l'Europe.

Le futurologue découvrit, dès le milieu des années 1990, qu'« Internet et les énergies renouvelables étaient en voie de fusionner ». Il explique: « Dans l'ère qui vient, des centaines de millions de personnes produiront leur propre énergie verte à domicile, au bureau, à l'usine, et ils la partageront entre eux

sur un « Internet de l'énergie », exactement comme nous créons et partageons aujourd'hui l'information en ligne. »

Ce résumé de la troisième révolution industrielle, en train de succéder à celle du charbon, de la machine à vapeur et du rail (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles), puis à celle du pétrole et de l'atome (XX<sup>e</sup> siècle), n'est pas celui d'un simple visionnaire. Formateur de dirigeants d'entreprise à l'Université de Pennsylvanie et conseiller de l'Union européenne, Rifkin a ses entrées dans les coulisses du pouvoir économique et politique. En 2007, le Parlement européen a voté une déclaration qui s'inspire de ses idées.

Pour le futurologue, le développement, grâce à l'hydrogène, d'une technique de stockage de l'électricité issue de l'énergie solaire ou éolienne est d'une urgente nécessité.

Dans le style simple, imagé, efficace qui le caractérise, Rifkin rappelle que « le soleil ne brille pas tout le temps », que « le vent ne souffle pas toujours ».

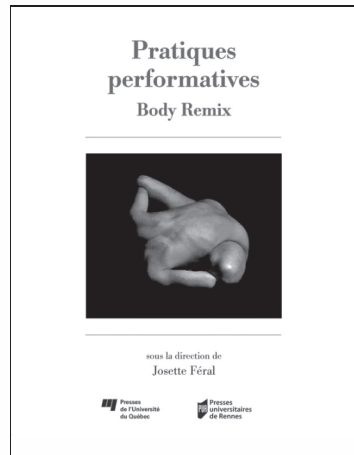
Son réalisme ne réussira pas à désarçonner, en Amérique du Nord, ses adversaires ultracerveaux qui, en le traitant de rêveur, défendent la pérennité de l'ère du pétrole dans la lignée politique d'un George W. Bush ou dans l'esprit actuel d'un Stephen Harper. Rifkin juge avec clairvoyance que les tenants du laisser-faire entretiennent un mythe, « à la limite de l'hallucination collective », selon lequel l'État n'aide pas l'entreprise privée alors que l'histoire du capitalisme prouve discrètement le contraire.

Il espère que l'Europe influencera, par la force des choses, les États-Unis et le Canada. Le futurologue prévoit

moins une contestation des lois du marché que leur bouleversement interne. Pour le capitalisme, il anticipe, au lieu d'un renversement, une démocratisation radicale, inéluctable. Comme les médias sociaux, la micro-exploitation et la vente en ligne des énergies renouvelables établiraient un rapport inédit entre l'individu et le monde. Mais la révolution annoncée par Rifkin est à deux tranchants. Autant elle fascine par son capitalisme horizontal, autant elle inquiète par la pagaille qu'il pourrait provoquer.

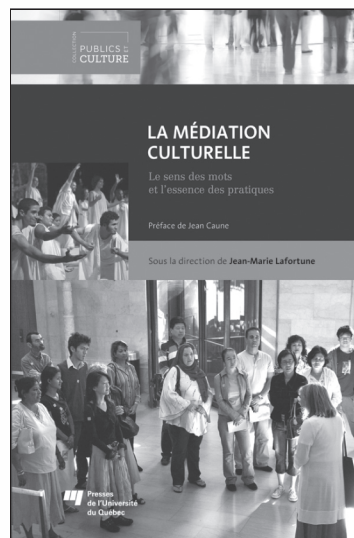
Collaborateur  
Le Devoir

**LA TROISIÈME RÉVOLUTION INDUSTRIELLE**  
Jeremy Rifkin  
Les Liens qui libèrent  
Paris, 2012, 416 pages



Sous la direction de Josette Féral

**SAISIR L'IMPACT DES NOUVELLES TECHNOLOGIES AVEC L'ÉVOLUTION DES LANGAGES SCÉNIQUES**



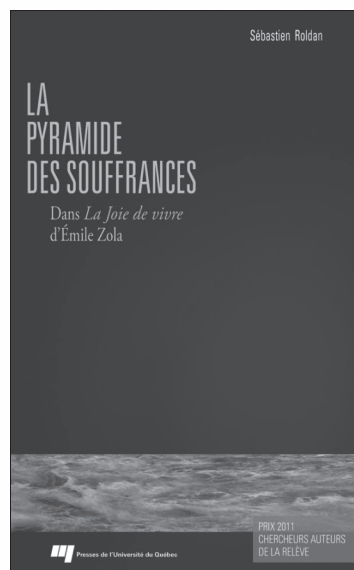
Sous la direction de Jean-Marie Laforune

**ANALYSER LES PRINCIPAUX ENJEUX QUE SOULÈVE LA MÉDIATION CULTURELLE**



Sous la direction d'Anik Meunier

**PROPOSER UNE RÉFLEXION SUR LES TRANSFORMATIONS DES MUSÉES ET DE LA MUSÉOLOGIE**



Sébastien Roldan

**OFFRIR UNE NOUVELLE LECTURE DE L'ŒUVRE LA JOIE DE VIVRE D'ÉMILE ZOLA**

**TOUS NOS LIVRES SONT DISPONIBLES EN VERSION NUMÉRIQUE.**

**Presses de l'Université du Québec**

*Causerie  
et,  
séance de signatures*

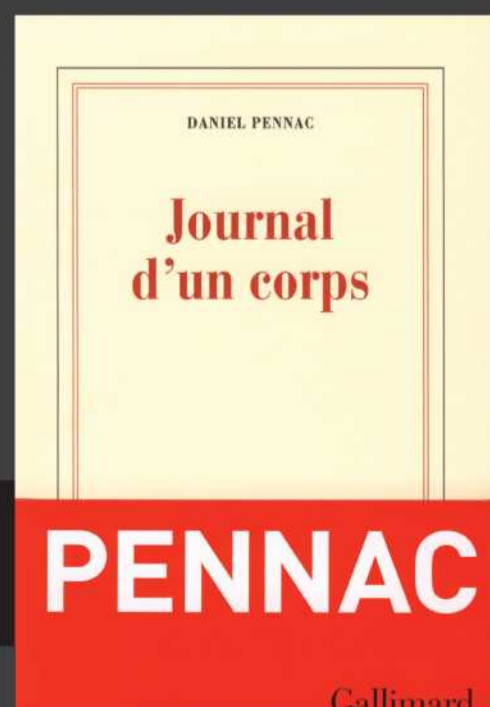
# BAZZO

## RENCONTRE

# PENNAC

**RENAUD-BRAY SAINT-DENIS**  
**4380, RUE SAINT-DENIS**  
**MERCREDI 16 MAI 2012 DÈS 17 H 30**

LA DISCUSSION SERA  
SUIVIE D'UNE SÉANCE  
DE SIGNATURES.



**Renaud-Bray**  
MA LIBRAIRIE COUP DE CŒUR

La présence de Daniel Pennac au Québec a été rendue possible grâce aux organisateurs du congrès DE MOTS ET DE CRAIE qui se tiendra les 17 et 18 mai à Sherbrooke.

Gallimard